La légende de Bahira

ou

Un moine chrétien auteur du coran

Présentation et analyse du texte

intitulé

Histoire des relations du moine Bahira
et de l'Arabe
raconté de auditu par le moine Morbah

ms 215, fond arabe, BN de Paris



par le
Baron Carra de Vaux

extrait de la
Revue de l'Orient Chrétien
1897
pages 439 à 454

LA LÉGENDE DE BAHIRA

OU

UN MOINE CHRÉTIEN AUTEUR DU CORAN

Il est communément admis par les traditionnistes arabes que Mahomet connut des moines chrétiens. Il en vit un, tout enfant, lorsqu'il alla en Syrie avec son oncle Abou Talib; la tradition donne à ce moine le nom de Bahîra. Il en connut un autre, appelé Nestor, lorsqu'il retourna dans la même région, à l'âge de vingt-cinq ans, pour y conduire la caravane de Khadidja. Mahomet n'ayant commencé à prêcher qu'à quarante ans, les entretiens qu'il eut avec ces religieux ne purent avoir sur sa destinée qu'une influence assez indirecte ; aussi le souvenir de ces rencontres est-il resté vague dans l'histoire mahométane, et le peu de détails que rapportent à ce sujet les docteurs de l'islam sont purement légendaires.

Nous avons été quelque peu surpris de retrouver ces mêmes légendes considérablement amplifiées dans la littérature arabe chrétienne. Un auteur chrétien d'Égypte, selon toute apparence un moine, a composé une longue histoire du moine Bahîra, une autobiographie, dans laquelle ce personnage devenu vieux se confesse et se repent, non pas seulement d'avoir admiré la sagesse de Mahomet enfant et d'avoir donné l'éveil à sa jeune pensée, mais d'avoir été l'instaurateur de toute sa doctrine, l'instigateur de tous ses actes, l'auteur véritable et responsable de son Coran, son conseil perpétuel, son ange Gabriel. Le chagrin du vieux moine est grand et sa contrition est profonde, parce qu'il a été éclairé de lumières surnaturelles et

favorisé de visions apocalyptiques, qui lui ont fait voir toute l'étendue des maux que son imposture déchaînerait sur la chrétienté. Le récit ne manque pas de piquant et il est assez riche en détails curieux. On peut présumer que les prophéties qu'il renferme s'appliquent au premier siècle du khalifat abbasside, ce qui permet d'en fixer l'époque, en l'absence de toute date écrite. Pour nous débarrasser de ses longueurs, et secouer un peu la lourdeur du style, en même temps que pour y intercaler quelques réflexions ou remarques personnelles, nous allons en donner une libre analyse.

Le document a pour titre : « *Histoire des relations du moine Bahira et de l'Arabe, racontée* de auditu *par le moine Morhab.* » Il est contenu dans le manuscrit 215 (fonds arabe) de la Bibliothèque nationale de Paris, dans lequel il occupe les f[os] 151 à 176. Sa copie, ainsi que celle des autres pièces de ce recueil, est datée de l'an 1306 des Martyrs, 6 de Tôbâ. L'écriture en est facile et claire, avec ces particularités que le *tâ* à trois points est partout remplacé par le *tâ* à deux points, et que les lettres non pointées portent le signe *muhmileh*. Il est dommage que plusieurs noms propres aient été gravement altérés, à la suite, sans doute, d'une ou deux transcriptions. Nous leur laissons la forme qu'ils ont dans le texte.

L'auteur égyptien n'a pas placé le récit dans la bouche même de Bahîra; il a arrangé une petite mise en scène. Un autre moine, du nom de Morhab, est chargé de nous présenter le vieux pénitent et de recevoir, pour nous la transmettre, la confidence de son crime. Voici donc l'histoire.

Le moine Morhab, ayant voyagé longtemps dans le désert, aperçoit un grand couvent abandonné. Il y entre et il y trouve un ermite avancé en âge, qui n'est autre que Bahîra. Après les salutations d'usage, cet ermite lui dit qu'il y a quarante ans qu'il n'a vu figure de chrétien et il se met à lui conter sa vie.

Il était un chrétien d'Antioche; il s'était enfoncé, un jour, dans le désert du Sinaï pour y baiser les traces des saints et s'y faire bénir par les moines. L'un des plus vénérables d'en-

tre eux lui prédit que, lorsqu'il s'en retournerait, Dieu lui découvrirait de grandes merveilles

Ayant donc achevé son pèlerinage, comme il descendait de la montagne, Bahîra fut soudain environné d'une vive lumière et il eut une longue vision. La lumière qui l'entourait se peupla d'une multitude d'anges; une croix resplendit au milieu. Ce n'était que le prélude.

Il vint d'abord un lion blanc, au chef garni de douze cornes, qui s'avança du côté du désert; ce lion dévorait le monde de l'Orient à l'Occident et buvait l'eau de la mer. Il vint ensuite une bête de somme noire qui dévorait l'Orient et l'Occident et avait trois cornes; puis un taureau, sortant du désert, coiffé de cinq cornes, qui dévorait les quatre parties du monde et s'arrêtait à Mossoul.

Un ange descendit auprès de Bahîra pour lui interpréter sa vision, à mesure qu'elle se déroulait. Le lion, lui dit-il, est le roi des Ismaélites; la bête de somme, le roi des Hâchimites; le taureau est le mahdi descendant d'Ali.

Puis s'avança du côté de l'Occident un tigre couvert de sang; c'était le roi des Sofianites. Il fut suivi par un chevreuil sortant d'El-Moazza qui s'avança vers l'Orient et atteignit Jérusalem; c'était le roi des Fitrâniens qui sont de la race de Naftân. Il vint après lui un second lion qui sortit du désert, doué d'une grande force et dévorant tout; c'est celui qu'on nommera le Mahdi, fils d'Ayéchah.

Un homme vêtu de vert leur succéda : le dernier roi des Ismaélites; il laissa la place à une monture magnifiquement parée, image du roi de Roum qui régnera sur toute la terre jusqu'à la destruction de tous les empires.

Alors vinrent les grandes figures de l'eschatologie chrétienne. Il parut un dragon à la gueule ouverte qui était l'image du faux Messie l'Antéchrist. Le Satan précipité par Dieu s'éleva contre le ciel, pareil à l'éclair et rempli de fureur. Un homme vêtu de blanc s'avança de l'Orient, c'était le prophète Élie; il fut suivi de près par trois anges couverts de lumière : Gabriel, Michel et un Séraphin.

Le Séraphin invite le visionnaire à le suivre, et Bahîra entre dans les cieux. Il voit une multitude de lumières; il entend les chants des anges qui louaient la Trinité une (*el-Thâlouth el-*

mowahhad el-wâhid), en disant: Saint, Saint, Saint (*Kaddos, Kaddos, Kaddos*), le maître des armées! (*er-rabb es-Sabâôt*).

Bahîra revoit de nouveau la terre, toujours en sa vision; il la retrouve déserte; le monde venait de finir; les âmes des saints montaient vers le Paradis; celles des réprouvés s'en allaient au châtiment éternel.

Introduit alors en esprit dans la partie supérieure des cieux, il aperçoit les disciples du Seigneur siégeant sur leurs trônes, Jean-Baptiste, élevé au-dessus de tous les prophètes, la cour des martyrs, David et les prophètes, chantant et récitant leurs œuvres avec une grande exultation.

Il vit ensuite l'arbre de la pénitence qui est l'arbre de la vie, et celui de la révolte, qui est l'arbre de la mort. Une grande et profonde vallée s'ouvrit au-dessous de lui, dans laquelle brûlait un feu éternel et où se tordaient des serpents qui ne dormaient jamais. Des hommes, plus nombreux que les grains de sable des mers, y criaient et grinçaient des dents et hurlaient comme les vents de tempêtes.

Après que Bahîra eut assisté à tout ce spectacle où s'alliaient étrangement les légendes mahométanes aux traditions chrétiennes, et qu'il y eut été présent en esprit, non en corps, comme le remarque Merhab, l'ange qui lui avait servi d'interprète lui dit : « Va-t'en trouver Maurice, le roi des Roumis, romps ton bâton devant lui en prononçant ces mots : De la même façon que je brise ce bâton, ainsi ton empire sera brisé par le roi des Ismaélites. Va ensuite trouver Kesra, le roi des Persans; romps la moitié de ton bâton devant lui et dis-lui : De la même façon ton empire sera rompu par les fauves du désert. »

Bahîra accomplit cette double mission sans trop d'encombres; il revint dans le pays de la prédilection (*bilâd-el-îtâr*) et se mit à prêcher aux habitants; il les conjura de ne pas adorer plusieurs croix, mais de n'en adorer qu'une seule, de ne pas ériger dans leurs églises plusieurs croix, mais une seule, qui devait être celle du Sauveur Jésus, disant qu'au Sinaï, il n'avait vu qu'une unique croix dressée sur le monde.

Les évêques, importunés, l'avaient chassé; il s'était réfugié dans ce désert auprès des Bénou Ismaël; s'étant lié d'amitié

avec eux, il avait continué de vivre dans leur voisinage, et il s'était fixé dans ce couvent.

Le moine chrétien acquit vite de l'influence sur les Arabes idolâtres; il les entretenait souvent, lorsqu'ils venaient le visiter, de la grandeur future promise à leur race; il leur enseignait l'histoire de leur père Ismaël, et leur récitait les passages bibliques les concernant.

La Bible promet à Ismaël un grand empire et une nombreuse postérité. Trois fois les anges apparaissent à ce patriarche et lui découvrent ses destinées. Isaïe, plus tard, prophétise : « Le nombre des rois des Bénou Kaïdâr sera comme celui des jours d'une année, après quoi leur empire cessera »; Balaam : « Les Bénou Ismaël régneront sept semaines »; et Daniel : « Les tribus d'Ismaël séjourneront dans le lieu saint ». Métodius (*Métâdious*), prédisant la grandeur des Ismaélites, annonce que d'eux sortira un homme puissant, appelé Mohammed, dont le nom retentira jusqu'aux extrémités de la terre.

Après qu'il fut resté quelque temps en la compagnie des Arabes, le moine en vit venir une troupe conduite par un jeune homme d'apparence intelligente et noble. Surpris de le voir à son âge commander aux autres, il lui demanda son nom. Le jeune chef répondit : « Mon nom est Mohammed. — C'est donc à toi, reprit le moine, qu'appartiendront le pouvoir et l'empire. Ton nom est celui qui a été annoncé; peuples et tribus accourront vers toi; ta renommée s'étendra jusqu'aux limites de la terre, et quiconque te glorifiera offrira au Seigneur un hommage agréable et pur. »

Puis le moine demande au jeune homme de revenir le trouver seul. Il revient au bout de trois jours, et, le cœur très ému, il confie au religieux une tradition qu'il a entendue de la bouche de certains vieillards et dont il ne sait si elle est vraie ou non : à savoir, que les Arabes ont autrefois conquis la Syrie, et qu'après l'avoir possédée soixante ans, ils en ont été chassés par le juge Gédéon. Il craint, dit-il, qu'il n'en soit encore une fois de même, et qu'après avoir été avoir été vainqueurs en Syrie, les Arabes n'en soient de nouveau expulsés avec de grandes pertes. — « Non, par ma vie, répond le moine, ils n'en seront

pas expulsés, mais ils régneront sept semaines de semaines; et ta famille et tout ton peuple abandonneront le culte des idoles pour la foi au Dieu unique. »

Le jeune chef s'enquiert alors de la religion du moine. Celui-ci dit qu'il adore le Dieu éternel, créateur du ciel et de la terre, le Dieu unique en trois personnes, triple dans ses personnes, un dans son essence. Mahomet objecte que cette doctrine est trop haute et au-dessus de la portée de son peuple, et il demande au moine de lui en expliquer les points essentiels. Bahîrah lui énumère : l'adoration du Verbe, consubstantiel au Père, celle du Père et du Saint-Esprit; l'Incarnation du Verbe, sa conception par l'œuvre de l'Esprit et sa naissance de la Vierge Marie, ses miracles jusqu'à son Ascension, son second avènement le jour du jugement.

Mahomet veut savoir si, au cas où il prêcherait cette doctrine, il serait assisté par l'Esprit-Saint. « Assurément, lui répond Bahîra, il t'assistera comme il a assisté les prophètes; toutes les nations recevront ta parole, à l'exception des Juifs. Ceux-ci ne veulent plus croire qu'il y aura encore des prophètes, se fondant sur cet argument que tous les prophètes qui paraîtront, ils les tueront. Ce sont, ajoute le moine, des gens mal intentionnés à l'égard de tout le monde. Ils ne sont pas plus tôt deux ensemble en face d'un homme qu'ils parlent de le tuer. » Et l'on voit à cette remarque la haine de Mahomet s'allumer contre les Juifs; le jeune homme et le moine s'arrêtent pour les maudire.

Mahomet reprend : « Si je réussis dans cette aventure, quelle récompense voudras-tu en ce monde? — Je ne demande qu'une récompense, répond Bahîra : que tu sois miséricordieux envers les chrétiens quand tu auras acquis le pouvoir, et en particulier envers les moines, gens pauvres, innocents, vertueux, qui ayant renoncé aux femmes, aux enfants et aux richesses, s'en sont allés vivre loin du monde sur les rochers du désert. Aie soin que tes compagnons ne troublent pas leurs assemblées, et ne permets pas qu'on leur impose aucun tribut ni aucune taxe. »

Bahîra demande à Mahomet quelle situation il a dans son pays. « Je ne suis, dit celui-ci, qu'un pauvre orphelin, élevé par mon oncle Abou Talib. Je ne sais comment je serai reçu. — Il faut mettre en avant ton caractère de prophète, lui réplique le

moine. Alors les portes te seront ouvertes et tu entreras dans la maison. La prophétie est donnée aux humbles, témoin David, qui était le plus chétif et le plus pauvre parmi les siens. Il s'est avancé et il n'a pas trouvé de résistance. — Comment me croiront-ils? objecte Mahomet, je n'ai pas de livre. — Je t'en ferai un, répond le moine, — et ici commence la partie la plus singulière de ce colloque; — je t'instruirai la nuit, tu prêcheras le jour et tu diras que c'est Djibrîl (Gabriel l'Archange) qui t'a enseigné ta doctrine. Toutes les questions que l'on te posera, tu me les soumettras; j'y répondrai d'après l'Écriture ou par le raisonnement, à ton choix. »

Séduit par cette idée, le jeune prophète veut se mettre à l'œuvre tout de suite. « Écris-moi donc, dit-il au moine, quelque chose; je l'apprendrai par cœur et je le réciterai. »

Alors Bahîra écrivit pour Mahomet cette invocation : « Au nom de la Divinité (*el-ilâhout*) clémente et miséricordieuse. » Mais il explique à son auditeur, le moine Morhab, que par cette formule il entendait la Trinité (*el-tâlout*), la Divinité étant pour lui le Père et l'éternelle Lumière, la clémence représentant le Fils qui a eu tant de pitié du monde qu'il l'a racheté avec son sang, et la miséricorde, l'Esprit-Saint, dont la grâce est répandue sur tous les êtres et habite en tous les croyants.

Ainsi Bahîra commença à rédiger pour Mahomet un grand nombre de versets; et le pauvre homme confesse au moine Morhab qu'il n'avait, en ce faisant, aucune intention impie, mais qu'au contraire toutes ces paroles et toutes ces sourates que nous lisons aujourd'hui dans le Coran, avaient, dans sa pensée, un sens profondément chrétien. — Par exemple lorsqu'il disait : « Nous l'avons fait descendre dans la nuit du décret (la nuit d'*el-Kadr*, *Coran*, XCVII, 1), » il entendait par là la nuit où les anges descendirent pour annoncer aux bergers la naissance du Sauveur. — Lorsqu'il disait que Jésus n'a été crucifié et mis à mort qu'en apparence (*Coran*, IV, 156), il voulait dire que Jésus n'est mort que selon sa nature humaine et non selon sa nature divine. — « Tu trouveras, écrivait-il, que ceux qui sont le plus portés à aimer les croyants sont ceux qui se disent chrétiens; c'est parce qu'ils ont des prêtres et des moines et qu'ils sont exempts d'orgueil. » (*Coran* V, 85.) — « Tu trouveras, écrivait-il encore, que les plus grands ennemis des croyants

sont les Juifs et ceux qui associent quelque autre chose à Dieu. » (*Coran*, même passage.) Il s'aperçut que par ces derniers mots Mahomet croyait qu'il voulait désigner les chrétiens; mais il n'osa pas le tirer de son erreur, par crainte de l'ignorance de ses compagnons. En réalité, il entendait parler des Koreïchtes. — Et encore : « Quand vous faites des transactions, appelez des témoins, prenez deux témoins choisis parmi vous. » (*Coran* II, 282.) Il faisait allusion par ces mots au témoignage que le Père et le Saint-Esprit rendirent au Fils lors de son baptême dans le Jourdain. — Puis : « Les Juifs ont dit : La main de Dieu est enchaînée. Que leurs mains à eux-mêmes soient enchaînées à leur cou et qu'ils soient maudits pour leurs blasphèmes! » (*Coran*, V, 69.) C'était une allusion à ces paroles des Juifs pendant la passion du Sauveur : « Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même; qu'il descende maintenant de la Croix, et nous croirons en lui. » — Puis encore : « Si tu doutes de la Révélation descendue sur toi, interroge ceux qui ont apporté des Écritures avant toi » (*Coran*, X, 94); cela signifiait : « recours à l'Évangile ».

Nous ne voulons pas multiplier davantage ces bizarres mais fastidieux exemples. D'ailleurs, de la même façon que Bahîra vient d'expliquer le Coran, il va interpréter les rites de la religion musulmane. Il en est aussi l'auteur. C'est Mahomet le premier qui l'a sollicité à lui donner des préceptes, non sans crainte au reste, « car, dit le jeune prophète, les Arabes sont des gens grossiers qui ne connaissent ni jeûne ni prière et n'aiment aucune contrainte : Comment ferai-je pour leur imposer des lois? — Il le faut pourtant, a répondu le moine. Ce n'est que si tu ordonnes et défends qu'ils verront que tu as la vertu prophétique. Dis-leur : Vous jeûnerez du matin à la nuit et vous mangerez de la nuit au matin, jusqu'à l'instant où vous pourrez distinguer un fil blanc d'un fil noir. (V. *Coran*, II, 183.) Fais-les mettre en rang derrière toi et place-toi devant eux pour prier en disant : Si je me lève, levez-vous; si je me prosterne, prosternez-vous; si je m'arrête, arrêtez-vous. Enseigne-leur à faire trois génuflexions par prière... » Ici Bahîra a un défaut de mémoire qui est relevé dans une glose : le nombre des génuflexions (*rikah*) dans la prière musulmane n'est pas de trois, mais il est variable avec les heures canoni-

ques. Néanmoins le bon moine continue, en partant de cette erreur, et il explique comment il a réglé ces rites sur la base du nombre ternaire de façon que cette prière constituât un perpétuel hommage rendu à la Trinité.

Après cela, Bahîra observa : « Il n'y a ni jeûne ni prière sans purification et sans ablutions. » Toujours docile, Mahomet répondit : « Comment fait-on la purification et les ablutions? » Bahîra l'explique. « Tu verses, dit-il, l'eau sur ta tête, sur tes oreilles et sur ta bouche dans la petite ablution, sur ta face, tes mains et tes pieds dans la grande; et tu accomplis ces trois mouvements, pense-t-il, en l'honneur de la Trinité. — Combien de prières, lui demande Mahomet, prescrirai-je par jour? — Sept, dit-il, en songeant aux heures canoniques des chrétiens. — Or on sait qu'il n'y a que cinq heures canoniques chez les Musulmans. — Ne fais pas faire ces prières plus longues que je ne te l'ai indiqué, de peur de fatiguer tes compagnons, et donne-leur ces noms : prières de l'aurore, du matin, de *douhâ*, du midi, de l'après-midi, du soir et de la nuit; » cette division correspondant dans la pensée du moine à la division de l'office canonique chrétien en : matines, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Mahomet se préoccupe de la direction à prendre pendant la prière. Bahîra lui répond : « Prescris-leur de se tourner vers l'Orient d'où se lèvent les astres et sous lequel est situé l'Éden du Paradis d'où sourdent les quatre fleuves. » Et il ajoute : « Fais frapper les cloches pour les avertir du temps de la prière, » oubliant, je ne sais pourquoi, d'inventer les minarets.

Mahomet, sans perdre de temps, se mit à prophétiser. Il n'obtint pas un succès complet. Le récit de Bahîra nous le montre presque aussitôt revenant auprès de son éducateur et se plaignant à lui d'avoir rencontré de la contradiction au sujet de la direction à garder pendant la prière. Ses compagnons ont déclaré qu'ils ne lui obéiraient pas, disant : « Nous avons une *kiblah* (direction) qui nous vient de nos pères; nous ne prierons pas dans un autre sens. Alors Bahîra, s'avisant d'un procédé fort simple qui fut en effet employé dans la prédication coranique, se contente de répondre : « Dis-leur donc : Dieu m'a révélé que vous deviez vous tourner vers la Mecque; » et la difficulté est levée.

Une autre se présente à propos du jeûne. Bahîra a dit à Mahomet : « Prescris à tes compagnons de jeûner un mois; » Le prophète objecte : « Ils ne savent pas ce que c'est qu'un mois; ils sont incapables d'en marquer le commencement et la fin. » L'objection ne dénote pas de la part du narrateur une connaissance bien exacte de l'antiquité antéislamique; car les Arabes avaient, avant Mahomet, une année lunaire qu'ils savaient, au moyen d'intercalations, faire correspondre avec l'année solaire. Quoi qu'il en soit, Bahîra donne la solution pratique en usage chez les Musulmans : « Tu leur prescriras, dit-il au prophète, de jeûner depuis la pleine Lune jusqu'à la pleine Lune; de la sorte ils n'auront pas besoin de calcul ni de supputation. »

Puis le moine résume pour Morhab tout l'enseignement qu'il donnait à Mahomet, — et je ne découvre rien d'hétérodoxe dans ses propositions; — il explique à son auditeur comment la conviction croissait en lui que ce jeune homme était le futur prince et le futur dominateur dont il connaissait la venue par sa vision, par la Bible, par Métodius et par d'autres. Il eût bien voulu pouvoir lui découvrir toute la révélation véritable; mais tandis qu'il se consumait dans ce désir, il se trouva que l'esprit du jeune homme ne fut pas assez vaste pour la comprendre, et qu'il se laissa séduire par la fausse croyance d'Arius, le maudit, l'hérétique qui professe : « Je crois que le Messie est le verbe de Dieu et le fils de Dieu, mais qu'il est créé. » A partir de ce temps Mahomet perdit l'intelligence de la foi véritable.

Nous voyons dès lors Bahîra, par une faiblesse vraiment inexplicable, continuer à servir le prophète dont l'œuvre apparaissait de plus en plus comme devant être néfaste pour la religion chrétienne, persister à lui donner des enseignements qu'il sait être incompris, dévier lui-même de la doctrine droite, et mettre enfin le sceau au livre sacré de la religion nouvelle.

Mahomet revient de temps en temps lui poser des questions. Ses compagnons lui ont un jour demandé ce qu'étaient le Paradis et les quatre fleuves qui l'arrosent. Bahîra lui répond : « Dis-leur que ces quatre fleuves qui arrosent le Paradis et découlent de là sur le monde, sont d'eau, de vin, de lait et de miel; » et sa pensée se reportait sur les quatre évangiles. —

Y a-t-il des femmes dans le Paradis? reprend Mahomet. — « Il y a des houris dont la vue délecte les élus, mais que ne touchent ni les génies ni les hommes. »

Cependant le prophète se plaint que, malgré les explications du moine, ses compagnons n'aient pas compris tout ce qu'il leur a prêché, et il supplie celui-ci de lui donner un abrégé de doctrine, clair et certain, ne renfermant que les points de foi qui leur soient accessibles et que ceux qu'ils puissent croire sans examen ni dispute. Sinon, il ne sera pas suivi, et les Arabes retourneront à leur idolâtrie. C'est alors que Bahîra invente la fameuse formule du témoignage de la foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu; » puis il ajoute : « Dis-leur d'être musulmans; Dieu se contentera de l'islam, c'est-à-dire, en traduisant ces mots : « dis-leur d'être livrés; Dieu se contentera qu'ils se soient livrés...; » et le moine sous-entendait : « au Messie ». Ajoutant d'autres préceptes de discipline, il dit au prophète : « Commande-leur de s'abstenir de chair morte, de sang, de la viande du porc; que, chaque vendredi, ils aient une fête dans laquelle ils se réuniront à toi pour prier en commun dans la mosquée, comme les chrétiens font le dimanche dans leurs églises. Le vendredi est un jour glorieux, celui où le monde a été sauvé, celui où Adam a été formé, à l'heure de midi. Que la prière commune de ce jour soit celle de midi. »

Mais le succès se dérobe encore devant les efforts du prophète. Une nuit, sombre et soucieux, Mahomet revient trouver le moine et lui dit : « Mon peuple veut que je lui démontre enfin d'une manière certaine que je suis prophète, qu'il doit croire en moi et renier ses dieux. » Alors Bahîra se décide à compléter son imposture. Imaginant un artifice, — dont je ne sais d'où il prit l'idée, — il répond à Mahomet : « Dis à ton peuple : Dieu a envoyé vers moi un livre du ciel; dans une semaine, il me le fera parvenir par un messager muet; comme Noé dans l'arche a su par un messager muet que les eaux se retiraient de la surface de la terre, ainsi vous apprendrez que l'iniquité se retire de vos cœurs. »

Cela dit, Bahîra s'occupe d'achever en toute hâte la composition du Coran. Ces révélations qu'il a imaginées pour Mahomet verset par verset ou chapitre par chapitre, il les écrit, les

complète, les dispose en volume. Pendant cette rédaction il donne encore carrière à son inspiration et il ajoute un nombre important de versets nouveaux. Ceux où est affirmée l'authenticité de la prophétie de Mahomet sont de cette période; d'autres plus spéciaux, parmi lesquels celui-ci qui est dirigé contre certaines tribus arabes jalouses qu'une tribu ignorante et grossière prétendît les surpasser dans l'arabisme et leur apporter une religion : « O hommes, nous vous avons répartis en tribus et en peuplades afin que vous vous connaissiez. Les plus dignes de vous aux regards de Dieu sont les plus pieux. » (*Coran*, XLIX, 13.)

Quand le livre fut achevé, Bahîra l'attacha à la corne droite d'une vache; puis il lâcha la bête pour lui laisser rejoindre son troupeau. Les Arabes et Mahomet étaient en ce moment assis non loin des bêtes. Le prophète, qui avait été mis au fait de la comédie, en voyant paraître la vache, sursauta; il se leva avec des signes de vénération et de crainte. Tous ses compagnons tournèrent les yeux vers lui. S'avançant alors au milieu du troupeau, Mahomet détacha le livre de la corne de la vache, le baisa, le porta à ses yeux, en couvrit son visage et enfin prononça ces paroles : « Gloire à Dieu qui nous a envoyé un guide pour que nous soyons dirigés; gloire à Dieu qui nous a guidés quand nous ne savions où aller. Cet animal est le messager muet que je vous avais annoncé. » Puis, ayant ouvert le livre, il y lut à la première page les attestations formelles de son origine céleste.

Mahomet appela le livre *el-Forkân*, parce qu'il était séparé (*mofarrak*) en beaucoup de chapitres et composé de beaucoup de livres. — En réalité le nom de *Forkân* donné au Coran signifie : *distinction*, parce que ce livre sert à discerner le bien du mal. Il est assez curieux que, dans tout le cours du présent récit, le nom de *Coran* ne paraisse pas en arabe.

Après qu'il eut achevé l'aveu de cette prodigieuse imposture littéraire, qui laisse bien au-dessous d'elle les méfaits de Macpherson, le moine Bahîra, en présence de Merhab qui continuait à l'écouter sans mot dire, retomba dans ses rêveries apocalyptiques.

Il surviendra, dit-il en un style de lamentations lourd, d'un

goût moins arabe que syrien, de grandes angoisses, d'extrêmes afflictions, d'abondantes effusions de sang en maintes contrées. Le motif de ses pleurs est une série de catastrophes qui se produiront sur toute la terre à partir de l'an 1050 d'Alexandre. En ce temps-là les Arabes tueront leur roi et il s'allumera entre eux de grandes guerres. L'empire des douze princes sera détruit. Ces princes sont ceux dont Dieu a parlé à Abraham en disant : Douze hommes puissants sortiront de sa tige. Puis règnera la verge des Hâchimites dont Dieu se servira pour châtier les hommes. Alors les chrétiens, s'ils n'ont pas une foi très forte, renieront leur Seigneur Jésus qui les a rachetés de son sang; mais les chrétiens de foi ferme, entés sur le Christ, supporteront ces maux avec patience et échapperont à la fin à l'esclavage des Arabes et à la tyrannie des Hâchimites. La fortune de ceux-ci ira croissant avec leur orgueil; ils s'empareront des villes puissantes qui ont été la demeure des anciens rois; leurs lieutenants règneront par le fer dans Bâbel, et tout ordre social sera bouleversé. Les arbres même dans les jardins ne donneront plus de fruits; les moissons ne mûriront plus sur les monts ou dans les vallées; on attendra la pluie qui ne viendra pas en son temps; la succession des saisons sera changée; des signes effrayants paraîtront dans le ciel. Les orages dévasteront la terre et toute miséricorde s'en ira du cœur des hommes.

Dans ce milieu agité, les Arabes pulluleront; leur nombre égalera celui des étoiles du firmament ou des grains de sable au bord des mers. Ils bâtiront des mosquées aux portes des églises, sur les places publiques, sur les marchés, jusque dans les cimetières. Ils accourront en foule à la prière à l'appel des muezzins, et ils s'y presseront à la fin en si grand nombre que leurs rangs reflueront hors des temples. Quand cela arrivera, ils sauront que la fin de leur empire sera proche; et le temps viendra bientôt où ils devront abandonner la Syrie pour retourner au pays de leurs pères.

Or Hâchim sera père de sept rois : l'un ayant deux noms, deux ayant un nom, deux nommés dans la Tôrah (la Bible), un avec trois marques (*'âlâmat*) et un avec sept marques, à son nom. Quand toutes ces choses seront arrivées, l'empire des Hâchimites sombrera dans des discordes intestines. Chacun d'eux

se réveillera comme en sursaut en s'écriant : Le pouvoir est à moi; et. Dieu excitant leurs mutuelles colères en tirera leur perte et leur destruction.

Leur royaume sera repris alors et donné au Mahdi fils d'Ali fils de Fâtimah. Ce personnage viendra de l'Occident, de la montagne de Nânous, et, saccageant les villes, il les donnera pour demeures aux oiseaux du ciel. « En ce temps-là, malheur à toi, dit David, ô Bâbel, malheur à toi, ô Chan'â et ville des Chaldéens! » Mais, à la suite de cette période de conquête, le règne du Mahdi fils de Fâtimah deviendra plus pacifique et plus heureux qu'aucun autre. Il accomplira le testament de Mohammed son aïeul. Et du premier Mohammed jusqu'au dernier Mohammed sous lequel finira l'empire des Arabes, — c'est-à-dire jusqu'à ce Mahdi, — il règnera vingt-quatre rois descendants de Mahomet.

Ensuite se lèvera, parmi les Arabes, le Sofianite, vêtu de vêtements ensanglantés. Il repoussera les Ismaélites vers le mont d'Atrib, et il fera un grand carnage de femmes, de vieillards et d'enfants.

Après lui accourront de l'Occident ceux qui sont les Safran d'el-Magrabi (Cf. ci-dessus le chevreuil d'el-Moazza). Ils envahiront la terre promise et s'empareront de la Syrie. Mais ils seront déchirés par le Lion qui est le Mahdi fils d'Ayéchah. Celui-ci accablera de maux les Ismaélites et les chrétiens; les églises et les monastères seront ruinés, les saintes offrandes profanées, et la misère sera plus grande qu'en aucun autre temps. Ceux qui périront de faim seront en plus grand nombre que ceux qui mourront par l'épée. Beaucoup d'enfants de l'Église apostasieront. Les hommes diront aux montagnes : « Tombez sur nous », et aux collines : « Écrasez-nous »; quand toutes ces choses arriveront, on saura que la fin du monde est proche.

Alors, vêtu de vêtements verts, paraîtra, venant de l'Orient, le plus excellent des rois, et une grande paix sera établie sur la terre. La justice sera restaurée; l'empire des Imaélites redeviendra prospère. Ils tueront les Roumis (les Grecs du Bas-Empire) et ils gouverneront le monde pendant une semaine et demie.

Puis les vents seront émus dans les cieux; les empires seront

secoués les uns contre les autres. Les Turcs viendront, pareils à des hordes de loups carnassiers; les portes d'el-Khazaï seront ouvertes et Jâjoudj et Mâdjoudj, tels que des chiens, en sortiront. Toute chair sera tuée sur la terre.

En ce moment paraîtra le Fils de la Mort; semblable à un dragon il dévorera tous les êtres sans pitié, en un instant. Et Dieu réunissant tous les hommes en un même lieu, enverra contre eux un ange du tonnerre qui, en un clin d'œil, les fera tous périr.

Dès lors les saints exulteront d'une grande joie qui sera celle de leur béatitude éternelle, tandis que les pécheurs commenceront à goûter leurs châtiments, à verser des larmes et à grincer des dents, et n'en finiront plus.

Et moi, dit Merhab, reprenant la direction du récit, je séjournai longtemps auprès de Bahîra dans le couvent abandonné. Il me confirma plusieurs fois ses aveux et ses prophéties. Lorsqu'il m'eut parlé, il pleura sur ses péchés; je pleurai avec lui et je lui dis : « Dieu a pitié de ses serviteurs qui ont foi en son triomphe. »

Mais Bàhira ne se lassait point de s'accuser tout en s'excusant : « O mon frère, disait-il à Merhab, mes péchés pèsent lourdement sur moi, et j'ai horreur de la faute que j'ai faite en écrivant ce livre. — Il parlait du Coran. — Sûrement il tombera entre les mains de beaucoup de chrétiens qui me reprocheront d'y avoir forgé des armes pour leurs ennemis et d'avoir préparé de grands maux à l'Église du Christ pour tout le temps qu'elle sera soumise à l'empire de ses oppresseurs, Avant que j'eusse eu cette vision au Sinaï, j'avais écrit d'autres livres sur les prophéties, sur la Tôrah, sur l'astrologie; et j'avais déjà pris connaissance, dans ces travaux, de la destinée que Dieu réservait aux enfants d'Ismaël et du pouvoir qu'il leur donnerait contre ses serviteurs. Ayant ensuite vu au Sinaï ce que j'ai vu, j'ai reçu l'ordre d'agir ainsi que j'ai fait pour préparer la réalisation de ces desseins de Dieu. J'ai donné ce livre à Mahomet, afin d'accomplir cette parole du Messie : « Il « viendra après moi de faux prophètes; malheur à ceux qui « les suivront! » J'ai rempli une grande part de cette révélation par la mention de la divinité et de l'humanité (*el-ilâhout wa*

en-nâsout) et de l'essence de la lumière pure, ainsi que par le récit des merveilles accomplies par Dieu en faveur des enfants d'Israël, et par celui des malédictions prononcées ultérieurement contre eux, qui les ont éloignés de Dieu pendant que les chrétiens s'en rapprochaient. »

Cette sorte de justification, assez peu persuasive, ne contente cependant pas l'âme de Bahîra; et il continue à se répandre en lamentations, parce qu'il craint d'être damné. Morhab le rassure du mieux qu'il peut. Bahîra finit par s'apaiser, et il retrouve d'autres souvenirs touchant ses relations avec Mahomet, dont nous faisons grâce à nos lecteurs. Il se laisse aller à ébaucher, avec une certaine bonhomie, une critique du Coran. Il reconnaît que le Coran est mal composé, ce qui est vrai, et qu'il s'y trouve parfois des passages qui se contredisent. Ce dernier point le différencie d'avec les autres écrits prophétiques. « Mais la plus grande différence, ajoute-t-il, qui distingue le Coran des autres textes sacrés, c'est que ceux-ci ont tous été apportés au monde par ceux qui les cont omposés. Au contraire, le Coran a été apporté par Mahomet et c'est moi qui en suis l'auteur. »

Le moine Morhab, ayant subi le charme de la conversation de Bahîra, demeura donc près de lui un long espace de temps. Après avoir été témoin de la vénération que les Arabes avaient pour lui, il rédigea sous ses yeux le récit dont nous venons de donner l'analyse.

Nous ne nous prononcerons point sur la valeur qu'il convient d'attribuer à ce singulier document. Nous ne voyons pas de raison bien forte pour lui en attribuer aucune. Mais il faut convenir que ce récit a été arrangé avec une certaine habileté. L'hypothèse que Mahomet était un imposteur a dû rarement être exploitée avec plus de bonheur. On ne sait pas, après tout, de qui est le Coran. Mahomet l'attribuait à l'archange Gabriel. Quelques-uns ont prétendu que cet archange n'était qu'un beau berger. Il ne serait ni moins sérieux ni moins piquant de croire que le prophète arabe ait composé son livre à l'instigation première de quelque moine chrétien, fantasque et maladroit.

Baron CARRA DE VAUX.

REVUE

DE

L'ORIENT CHRÉTIEN

SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DES ŒUVRES D'ORIENT

20, Rue du Regard, 20

—

1897

Reprinted with the permission of Révérend Père Graffin

JOHNSON REPRINT CORPORATION
111 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003

JOHNSON REPRINT COMPANY LIMITED
Berkeley Square House, London, W.1

First reprinting, 1966. Johnson Reprint Corporation

Printed in the United States of America

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME (1897)

MÉLANGES

BIBLIOGRAPHIE

LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS
